

PASCAL RAMBERT

Avignon à vie

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

Ce texte est issu d'une commande de France Culture qui l'a enregistré en public et en direct, le 14 juillet 2011, dans le jardin du musée Calvet à Avignon.

Il a été mis en espace par l'auteur, et avec Denis Podalydès, le 21 juillet 2013, dans la Cour d'Honneur du Palais des Papes lors du 67^e Festival d'Avignon.

*I remember the morning I passed Avignon.
The Nice Express was speeding across France.
I woke up.*

JONAS MEKAS.

Photo de couverture :
Le Palais des Papes, Avignon
© M. H.

© 2011, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS
1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

1^{er} tirage : juil. 2011

2^e tirage : juin 2013

www.solitairesintempestifs.com

ISBN 978-2-84681-326-6

On descendrait. À la vitre du TGV
Encore apparaîtraient claires et climatisées
Les images. Quittant le Train Bleu gare de Lyon
Le ruban adoré jusqu'en gare d'Avignon

Ton cerveau excité le déroule à nouveau.
Bercy. Tuiles vernies. Hôtel Chinagora.
Puis très vite il se pourrait Créteil je crois :
Tours à coques blanches inversées vers le haut.

À droite dans le reflet il y a en contrebas
Des bassins. Cuves larges d'eaux usées et ça
Brille. Déjà seront passés hôtels Formule
Un. Courtepaille. Échangeurs qui ondulent.

Dans le carré Premières rayures rayées tennis
Club duo ange à carte moins de vingt-cinq ans
Tablette ouverte et son corsage au goût d'anis
SMS au bout des doigts qui dit toi quand ?

On descendrait. Déjà apparaîtraient au loin
Des verdure. On aurait laissé les jardins
Ouvriers adorés fûts de deux cents litres
Bleus où dans l'eau croupie flottent les élytres

D'insectes morts que ne dérange plus le bruit
Du TGV rayure sonore orange
Autrefois. Bleu ou silver vert vif dans la nuit
Maintenant à l'heure où les paysans mangent

Dans des cuisines modernes c'est Vogica.
Arbres bosquets pelouses pylônes mica
Brillant des voies sous la pluie le soleil pâle
Carrosserie vivante de nuages mal

Engagés dans le ciel de l'été explosant
Dans peupliers d'acier. Ors sexuellement
Transmis au sommet des clochers des églises.
Cours d'eau miroir barques et cheval à sa guise

Dans le pré sur-brillant. Éclats. On descendrait.
Ce serait l'été. Ce serait toujours l'été.
Chaque jour tous les TGV que l'on prendrait
Pour attraper Avignon : ce serait l'été.

Il y aurait les champs et puis les usines.
Il y aurait les animaux. Des collines.
Il y a ton visage partout et encore
Et sur la vitre comme un tremblement qui dort.

Ton corps cette route prend forme Romane
En Bourgogne voutée masse corps de fermes
Jaunes oculus pigeonniers prés aux ânes
Charrues jeux blonds tournesols. Été en germe.

Et partout ça explose. Ombres des hivers
Dans les tunnels-tubes béton immaculé
Surfaces lisses de gris de bleus et puis de verts
Fluorescents. Zones glacées en plein été.

J'aime les tunnels du TGV. La pression.
Exercée de gauche à droite oh l'expression
Qui fend le corps en deux. Divise l'audition.
Tunnels TGV : vous êtes mes avions.

Tunnels TGV quand je m'engouffre en vous
Ce sont oui mes vies conscientes que je quitte
Pour le monde noir et doux le monde du trou
D'air sur la terre ouvrant mon cerveau gîte

De sensations extrêmes : drugstore sonore
Drogue létale dans le pavillon des ors
Pupilles où gisent avalanches neigeuses
Et noirs poudroissements figurations soyeuses

Dans les tunnels. Dans les tunnels il y a des
Et puis des et puis encore des partout cachés
Qui éclosent scintillent disparaissent à moins
Que ce soit mon cerveau qui forme cela au loin

Dans le soleil. Réapparu. Bousculé de
Droite à gauche oh la sensation de retour
Du corps dans le siège. Du cerveau amoureux
Dans la vitre. Des images. Du brillant tour

À la nature joué. Chicane à deux temps :
Ainsi l'épaule subtilement déplacée
Du rideau orange (oh TGV d'avant
Orange et gris souris où êtes-vous passés ?)

Au coude nu d'un homme d'affaires endormi.
Bagues et chaînes en or. Il habite à Marseille
Sans doute. Il sent Mennen et le génépi.
Sa bouche à elle en face est une groseille.

Filles de dix-sept ans aux ongles peints en noir
Aux regards en dessous au maquillage noir
Aux croix d'argent aux tee-shirts amples Nine Inch Nails
Aux mitaines corbeau aux cheveux from the hell

Parfois je vous regarde vous remaquiller
Dans les TGV devant moi. Et j'aime ça.
J'aime vraiment vos mines d'enfants déprimés.
Vos sérieux yeux d'enfants carrément révoltés.

Je ne sais rien de vous. J'entends parfois dans l'air
Grésiller Motörhead AC/DC Ubik.
Je vous regarde griffonner des dragons verts
Et violets. Vos doigts tachés par l'encre du Bic.

Nous ne partageons rien. Mais je vous aime bien.
J'essaie d'imaginer quelle tête ont vos parents.
Quels gestes quel langage et quels vêtements
Ils portent pour qu'ainsi violemment à leur lien

Vous vous opposiez. Essuie tes Doc Martens
Sur la chemise du Marseillais belle enfant.
Écoute-le ronfler en découvrant les dents.
On dirait ton père boudiné dans son jeans.

Je sais. Les adultes sont vraiment déprimants.
Je vois bien dans tes yeux ton mépris pour les grands.
Et toi dis-moi comment seras-tu dans vingt ans ?
Qu'auras-tu lâché gardé à travers les ans ?

Là ton visage s'efface dans la vitre :
Un poney une mangeoire une botte
De foin de feuillage dans la lumière haute.
Sacs en plastique dans l'air faisant le pitre

J'aime suivre vos trajectoires débiles
Sous la poussée aléatoire des essieux
Vos mouvements dans l'air qui montent vers les cieux
Vos à-coups étonnants loopings gracieux

Gonflements bleus soudain dans l'azur lui-même
Allant se déformant et se formant chaîne
D'air grosseur ou maigreur du vent qui s'engouffre
Dans la vallée oh Rhône aux couleurs de soufre.

Mais qu'est-ce que tu racontes on n'y est encore
Pas dans la vallée du Rhône. À peine a-t-on
Quitté Paris. Auxerre peut-être. Ah bon.
Je regardais ailleurs je regardais ton corps.

*

(il faut parler des corps il faut toujours parler des corps il faut parler de ton corps de tous les corps qui s'offrent à la vue sur les scènes il faut parler des scènes et des corps sur les scènes il faut manger les corps et les scènes en descendant à Avignon il faut avoir en tête dans le TGV les corps les gorges qui vont s'offrir les corps s'offrent les bouches s'offrent à Avignon on voit les corps et les gorges et les bouches s'offrir ça s'offre ça s'ouvre à la vue on voit on voit bien à Avignon les corps et les gorges parfois elles sont dans le vent le vent rentre dans les corps et les bouches le vent rentre dans les gorges et on voit on voit bien à Avignon comment tout ça rentre comment tout ça appuie les corps au sol les corps ont besoin d'appui les corps ont besoin et le vent soulève il soulève il soulève bien il est le souleveur des corps et il rentre et il soulève comme il faut les gens disent il y a du vent à Avignon les gens disent n'importe quoi il n'y a pas de vent à Avignon le vent est dans les corps et c'est ça qu'on voit dans la Cour d'Honneur et c'est ça qu'on entend dans la Cour d'Honneur on descend à Avignon en TGV donc inévitablement on pense dans notre tête on voit dans notre tête la Cour d'Honneur la Cour d'Honneur on voit le vent qui sort des corps le vent qui sort des gorges des mains oui le vent sort des mains dans la Cour d'Honneur le vent sort des mains et alors ? le vent sort des mains le vent sort du

ventre oui du ventre et alors ? il sort des mains et du ventre le vent et des jambes toutes maigres d'Anne Martin le vent sort de son corps de son corps du corps d'Anne Martin de l'accordéon d'Anne Martin au centre des œillets dans la Cour d'Honneur et ce sera la première image oui allons-y toute couverte d'œillets la Cour d'Honneur pour *Nelken* en quelle année et alors ?)

*

Oui je regardais ton corps. Et son voyage
Dans le siège. Car ton corps est un maillage
D'écharpes de colliers de pulls et de linges
Tous tire-bouchonnés. Tout comme un petit singe.

Ton corps est celui d'un singe. D'un paon. Mulot
Gris sous des couches de rêves posés en plein jour
Sous le regard de tous dans le wagon. Toujours
Je vois sortir de ta tête enfouie des mots

Des images des sons sous la chevelure
Grimper vite en volutes dans la voiture
Toutes sortes d'accouplements élaborés
Contraires à la vie en commun des TGV.

Les corps ouverts sont partiellement dénudés.
Sous les fauteuils des jambes des mains des cuisses.
Des mouvements lents. Des dos des seins des pubis
Attaquent le silence gris du TGV

Lancé dans sa vitesse abominable.
Réclamant le plaisir – des corps démontables
À plaisir – s'additionnent et s'abandonnent
Dans le feulement physique. Puis ronronnent

Comme jamais jamais l'on vit dans un wagon
SNCF. Oh pensées contrariées. Rêves
Interdits. Désirs inavouables. Ève
Libérée caressant embrassant les garçons

Sur le revêtement bleuté de la voiture-
Bar. Au milieu des sandwiches triangle mais
Aussi des assiettes fraîcheur une collure
Se fait dans l'esprit vif du dormeur éveillé.

Dans ce tube géant canal libidinal
Sur-gonflé à trois cent vingt kilomètre-heure
Tu vois les poitrines s'ouvrir acte mental
Et concret. Explosif déploiement de bonheur.

Les jupes relevées les bouches accolées
Les vertèbres les peaux les sexes découverts
Dans les premières duos solos les carrés
Les secondes duplex et dans les espaces verts

Dehors également les corps sont dénudés.
C'est un monde possible. Large. Ouvert et beau
S'échappant lentement du fond de ton cerveau
Occupant le wagon avant de s'effacer.

Étaient-ce ces wagons qui sentaient le soldat ?
Je ne me souviens plus. C'était la première fois.
Le train roulait vitres ouvertes sur la mer.
Je venais à Avignon touchant la terre

Promise des théâtres. Ces wagons vert mat
– Quel âge avais-tu ? Seize ans ? Dix-sept ans ? Dix-huit ? –
Avaient des rideaux bruns qui claquaient comme aux mâts
Les voiles des bateaux. Cette image aujourd'hui

Est portail splendide et triste de mon amour
Avignonnais. Plus jamais je n'arriverai
Adolescent dans la folle chaleur du jour
Au centre de la gare maintenant délaissée.

Ancienne gare en stuc pignons ruche d'été
Toi seule ouvrais Avignon et puis ses remparts.
Son avenue de la République. Les ar-
Moiries au loin des papes disant prends nos clefs.

Prends mes clefs disait Avignon au jeune homme
Tremblant que j'étais. Prends mes clefs. Mon corps prends-le.
Je suis un corps. Je suis le corps chaud de tous ceux
Qui aiment la mort. La beauté. Les fantômes.

Je suis Avignon. Tu arrives timide
Enfant pour voir toujours plus et avide
Tu poses sur le quai de la gare un pied
Inquiet pressé par les deux minutes d'arrêt